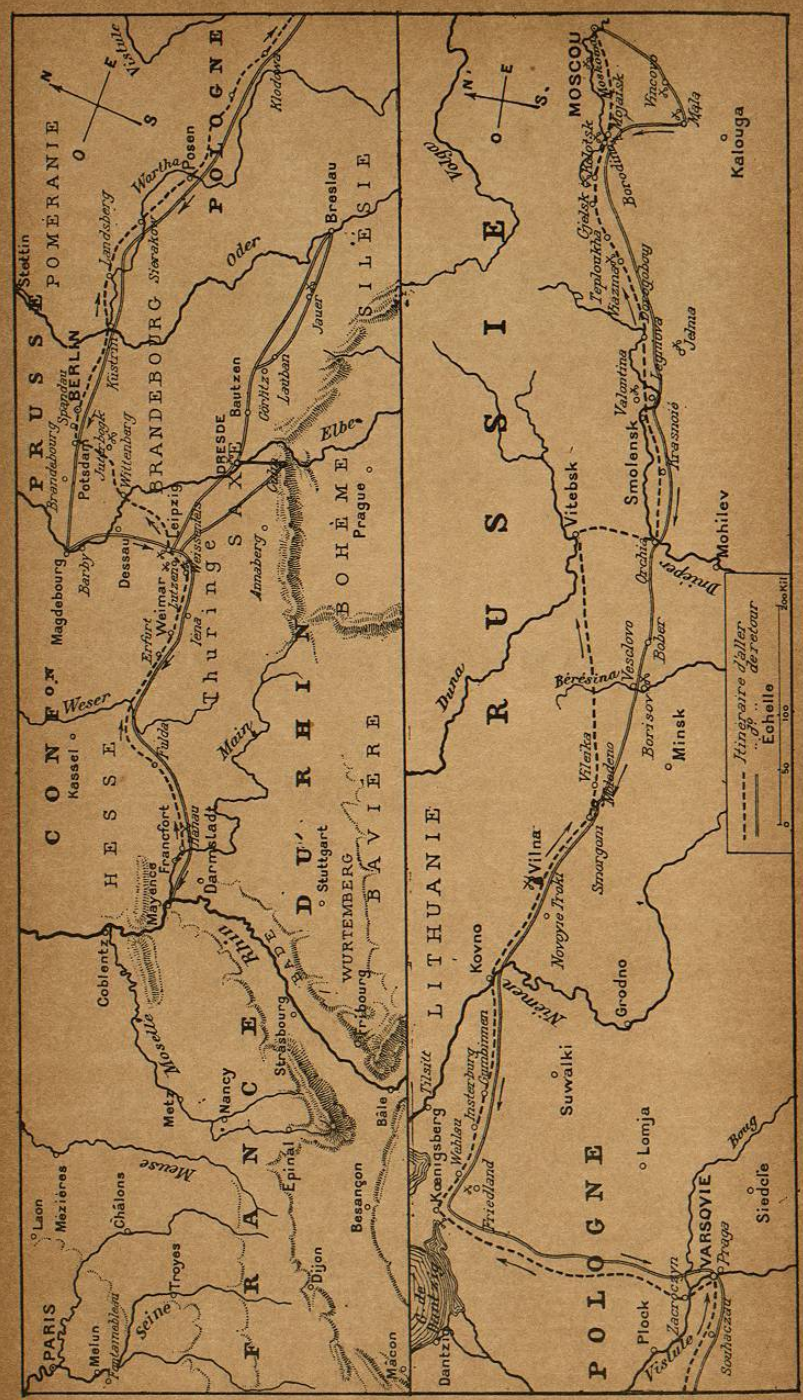

I

LA CAMPAGNE DE 1812

I

LA CAMPAGNE DE 1812

Le titre seul de cette étude semble admettre un abaissement incontesté des facultés cérébrales, de l'énergie intellectuelle, et de la vigueur physique de Napoléon, dans les dernières années de sa merveilleuse carrière. Nous avons, en effet, de diverses sources, des preuves évidentes que, durant ces années, il fut à plusieurs reprises sujet à des accès périodiques d'une maladie mystérieuse, dont on a diversement décrit la nature. Mais il y avait un tel intérêt pour lui et son entourage à cacher la vérité et à dissimuler les symptômes de cette maladie que l'on ignore encore ce qu'elle était. Dans trois occasions critiques, au moins, il en fut atteint pendant les quatre années de sa vie dont je veux m'occuper. La meilleure définition qu'on puisse peut-être donner de ce mal qui, ordinairement, suivait les périodes de grands efforts phy-

siques et intellectuels et se manifestait généralement pendant de grands dangers, est de le comparer à une crise subite de léthargie ou de prostration physique et morale, parfois accompagnée d'une douleur aiguë. Ses effets, tels qu'ont pu le constater les témoins, étaient qu'à certain moment critique d'une bataille, sa merveilleuse faculté de claire et prompte décision semblait lui faire défaut, à un point tel qu'il abandonnait momentanément presque tout au hasard.

Pendant toute sa vie il travailla toujours avec une très grande ardeur — si grande même que le mécanisme de son esprit et de son corps trop surmené se détériora plus rapidement que d'ordinaire. La lame et le fourreau trahirent des signes incontestables d'usure après avoir servi seulement pendant une douzaine d'années, et le vif et puissant contraste qui existe entre la façon dont il exécuta ses plans gigantesques dans ses premières et ses dernières campagnes est très remarquable.

Le plus sobre des jeunes officiers était arrivé en 1812 à être le maître blasé d'une cour dont le luxe égalait celui des cours d'Orient, et à l'âge de quarante-quatre ans, par un trop grand abandon à ses plaisirs, il avait déjà altéré l'ensemble de sa constitution. Ceux-là même qui exècrent sa mémoire sont bien forcés de reconnaître que son cerveau dépassait par ses conceptions celui de l'humanité en général. Selon toute

vraisemblance, nul autre homme au monde n'a jamais traité aussi énergiquement, pendant un même nombre d'années et avec une responsabilité aussi directe, une telle diversité de questions publiques ardues, compliquées, ayant toutes une importance capitale. Mais, pendant tout ce temps, son cerveau lucide et vif avait souffert d'inquiétudes épuisantes et du travail incessant qu'elles lui imposaient.

Il est hors de doute que le général républicain Bonaparte qui, « fondant des Apennins avec la rapidité d'un torrent, » envahit le Piémont et la Lombardie en 1796, était à la fois intellectuellement et physiquement, au plus haut point, un homme différent de l'Empereur Napoléon qui fut vaincu à Waterloo. Beaucoup de ceux qui ont attentivement étudié ce Colosse parmi les hommes ont été forcés — malgré eux, peut-être — de convenir que, si le général Corse qui combattit à Rivoli avait commandé l'armée Française quand elle franchit la Sambre en 1815, le Duc de Wellington n'eût pas ajouté Waterloo à la liste de ses glorieux exploits. Bien plus : si c'eut été l'Empereur des Cent-Jours qui eût pris le commandement de l'armée d'Italie en 1796 et non le jeune citoyen Bonaparte, on sent instinctivement que toutes les brillantes opérations de cette année-là dans les vallées du Pô, du Mincio, et de l'Adige n'eussent pas été ce qu'elles furent. Les compatriotes de Beaulieu et de Wurmser pourraient encore se sou-

venir de ces deux hommes avec reconnaissance, et quelle qu'eût été la paix acquise, les conditions n'eussent pas été aussi favorables à la France que celles contenues dans le traité de Campo-Formio. A mesure que le temps s'avance, avec une apparente augmentation de rapidité, les paroles, les actions, les aspirations, même les actes coupables de ce grand faiseur d'histoire, sont plus attentivement étudiés. Rarement une année se passe sans la publication de quelque nouvel ouvrage, dans lequel sa personne, son génie, ses actions sont examinés à tous les points de vue par tous les genres de penseurs et d'écrivains; et plus nous découvrons de choses sur lui, plus nous nous efforçons de mesurer sa grandeur, et plus cette grandeur nous semble infiniment immense. Cet homme malfaisant au suprême degré, déloyal, perfide, dont la carrière renferme de sérieuses erreurs dans la politique nationale, dont une défaite désastreuse a terminé la vie publique, qui est mort captif, est pourtant un si grand homme que son nom remplit encore plus de pages dans l'histoire du monde que celui de tout autre mortel.

Tout ce qui se rapporte à lui est profondément intéressant, non seulement pour le militaire avide de s'instruire, mais encore pour le philosophe et l'homme d'Etat. Nul mortel n'a jamais été loué et blamé, déifié par les uns, injurié par les autres, comme il l'a été.

Pour les hommes d'action, disposés à l'adoration des grands faiseurs de l'histoire du monde, il est l'être humain le plus extraordinaire, le plus grand qui ait jamais parcouru cette terre; mais, en même temps, pour nombre de penseurs et de philosophes, sa grandeur n'est que celle de Belial, toute « fausse et creuse. » Façonné dès le berceau à conduire les hommes et à diriger les événements, pendant nombre d'années le monde civilisé retentit de son nom; et, même alors qu'il était emprisonné, les nations tremblaient encore de crainte en envisageant la possibilité de son évasion du rocher sur lequel elles l'avaient enchaîné. Il est l'une des rares grandes figures de l'histoire dont la perspective du temps ne diminue ni la dimension ni l'importance.

Jusqu'à l'année 1812, il n'avait fait sous sa direction personnelle aucune guerre en Europe qui n'eût été, à la fin, brillamment heureuse. A partir de cette année, il n'en entreprit aucune qui ne se terminât d'une façon désastreuse. Par son invasion de la Russie, en 1812, il perdit, presque entièrement, la plus magnifique armée qu'il eut jamais rassemblée sous ses drapeaux et revint en toute hâte à Paris comme un fugitif. Le résultat de sa campagne de 1813, l'obligea de ramener le reste d'une armée battue derrière les forteresses de ses propres frontières. Ses brillantes opérations de 1814 entre cette frontière et Paris se terminèrent par son

abdication forcée et son acceptation de la petite île d'Elbe comme unique Etat; et, après être rentré en France, en 1815, vaincu sans retour à Waterloo, il fut envoyé pour le reste de ses jours à Sainte-Hélène.

A quoi devons-nous attribuer ce changement dans la fortune de celui qui si longtemps avait été « l'enfant gâté de la Victoire? » Ses plans étaient-ils défectueux ou échoua-t-il dans leur exécution? L'invasion de la Russie était-elle moins habilement combinée et les besoins de sa puissante armée moins soigneusement assurés que dans son invasion de l'Autriche par cette merveilleuse marche de Boulogne à Vienne qui se termina à Austerlitz? Assurément non; car plus nous étudions sa volumineuse correspondance de 1811-1812, plus nous sommes frappés, non seulement de la tâche prodigieuse qu'il entreprit en franchissant le Niémen, mais encore des précautions minutieuses prises par lui pour surmonter les difficultés dont était hérissée cette gigantesque opération. Le plan général était élaboré avec une grandeur de conception et une connaissance approfondie des détails qui, je crois, sont sans rivales dans l'histoire du monde. Et cependant, la campagne de 1812 fut un épouvantable échec. Néanmoins, il est impossible, pour quiconque étudie avec attention ses dernières campagnes, de nier que, bien des fois pendant cette période, il déploya souvent d'une manière remarquable son ancien génie dans les combinaisons

stratégiques et tactiques et son ancienne suprématie sur les événements.

L'invasion de la Russie, en 1812, fut peut-être l'entreprise la plus étonnante dans laquelle aucun homme se soit jamais aventuré. Mais bien des gens sont disposés à envisager cette entreprise comme si ses seules difficultés sérieuses consistaient dans la nature du pays à envahir, ses rigoureux hivers, et son grand éloignement de la frontière Française. Ces difficultés, il est vrai, ont été généralement reconnues comme les causes directes qui amenèrent l'échec de Napoléon; et la chose est si bien établie que la Russie semble avoir joui d'une longue immunité d'invasion, parce que ce fut au sein de ce pays qu'eut lieu le premier échec de Napoléon. Mais d'autres causes que les difficultés inhérentes aux opérations militaires en Russie rendaient presque impossible la tâche qu'il s'était imposée.

Il ne désirait réellement pas une guerre avec son ancien allié et ami personnel, le Czar Alexandre. La guerre lui fut imposée comme une nécessité du Système Continental qu'il avait organisé dans le dessein de détruire la prospérité commerciale de l'Angleterre. Ce ne fut, en somme, qu'un très important épisode dans sa lutte à mort avec l'Angleterre. La destruction de la supériorité maritime de celle-ci — sa tyrannie maritime, comme il l'appelait — était indispensable avant

de pouvoir espérer la réalisation de l'empire universel auquel il aspirait[1]. Depuis la bataille de Trafalgar, et surtout après la guerre avec l'Autriche, en 1809, jusqu'à l'invasion de la Russie, toutes ses forces furent employées pour arriver à exclure complètement les marchandises Anglaises de tous les ports de l'Europe. L'Angleterre était évidemment le seul obstacle sérieux à son ambition; et, comme ses combinaisons contre sa flotte avaient complètement échoué, il cherchait alors à la ruiner par la destruction de son commerce.

Mais ses marchandises se répandant toujours dans l'Europe centrale par les ports de la Russie, la question était donc de savoir s'il déclarerait la guerre au Czar, ou s'il renoncerait à son Système Continental comme à une erreur. Mais son orgueil était compromis dans la dernière alternative; et, malgré sa répugnance à l'idée d'une rupture de l'alliance conclue à Tilsitt, il choisit la guerre. On l'a dit avec raison, il fit « d'une dispute à propos de tarifs la base de la plus grande expédition militaire connue. » L'alternative qu'il choisit se termina par sa ruine, et non par celle de l'Angleterre.

La guerre avec la Russie, pour un homme dans la

1 La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au Système Continental: la cause était Européenne, et toute l'Europe marchait devant moi. — *Napoléon à Sainte-Hélène.*

position de Napoléon, signifiait l'invasion de ce vaste empire, et pour cette invasion il fallait des armées bien supérieures à celles que la France pouvait tirer de sa propre population. Il fut donc obligé de compter sur les forces militaires de l'Autriche, de la Prusse, et d'autres alliés douteux, et forcé de les conduire à travers des États ayant une vieille réputation militaire, et dont les habitants, humiliés au suprême degré par ses guerres précédentes, étaient devenus cruellement hostiles aux Français qui les avaient si rigoureusement traités. En effet, ses campagnes avaient fini par convaincre chaque pays de l'Europe centrale que, quelque terrible que pût être une guerre contre la France, il était nécessaire de la faire ou de succomber de misère et de faim.

Dans sa guerre contre le commerce Anglais, il avait tellement malmené et irrité les nations Européennes, grandes et petites, que non seulement tous les gouvernements, mais presque toutes les familles, aspiraient à sa chute, et étaient prêtes à tous les sacrifices pour y arriver. En France même, où la misère de la population avait atteint son comble, cette idée était éveillée et commençait à se faire jour. Et pourtant, pendant cette guerre contre Napoléon, l'Angleterre ajoutait trois cents millions de livres sterling, plus de sept milliards et demi, à sa dette nationale déjà considérable, et la France sous son règne n'em-

prunta pas un centime. Mais la conscription, appliquée dans toute sa rigueur, épuisait le meilleur de son sang, et, en 1812, des conscrits destinés à la Grande-Armée, 50,000 hommes, environ, s'étaient montrés si réfractaires, qu'il fut nécessaire de les interner dans des îles d'où ils ne pouvaient s'échapper, jusqu'à ce que, après avoir été transformés en soldats, on les dirigeât sous escorte dans des parties éloignées de l'Empire.

Les Maréchaux, que Napoléon avait créés et comblés d'honneurs et de richesses, étaient las de la guerre et désiraient jouir du résultat de leurs travaux. Ils redoutaient déjà ses projets pour cette campagne si lointaine. Quoique des garnisons Françaises occupassent toutes les plus importantes forteresses le long des lignes de communication, entre le Rhin et la Vistule, les difficultés de maintenir et de protéger ces communications étaient bien connues d'hommes tels que Grouchy, Gouvion Saint-Cyr, Vandamme, Ney, Davoust, Augereau, Murat, et les autres auxquels il avait donné des commandements dans cette gigantesque entreprise. Ils n'ignoraient pas que, malgré sa fertilité, le nouveau théâtre de la guerre était pratiquement sans routes et dépourvu de ces villes et villages, centres ordinaires de population, qui permettent aux armées en marche de se procurer quotidiennement les vivres et les moyens de transport qu'elles réclament.

On peut établir un saisissant contraste entre la pauvreté du jeune et sombre sous-lieutenant Corse, luttant pour trouver, sur sa maigre solde, sa subsistance et celle de son frère, et le luxe et le faste de l'Empereur des Français, ayant Marie-Louise à ses côtés, distribuant de grandes fortunes à ses parents et à ses pairs de nouvelle création. Mais à de semblables tableaux manquent les incidents dramatiques et les décors de théâtre qui s'attachent au Napoléon, personnage principal au pompeux apparat de Dresde, en Mai 1812, et à celui qui, sept mois plus tard, échappant aux horreurs de sa lugubre retraite, arrivait de nuit aux grilles des Tuileries dans une voiture de louage. Les étonnantes vicissitudes de sa carrière sont presque aussi remarquables que son génie. Avant la bataille d'Actium, dit-on, quatorze rois se trouvèrent un soir réunis dans la salle de réception d'Antoine. Mais à Dresde, dans la circonstance à laquelle je fais allusion, Napoléon reçut les hommages de presque tous les souverains et princes d'entre les Pyrénées et les Carpathes. L'Empereur d'Autriche, les Rois de Prusse et de Saxe, le Vice-Roi d'Italie, nombre de Ducs et de Margraves régnants, de ministres renommés en Europe étaient là pour lui faire honneur et arrêter avec lui la force des divers contingents à envoyer sous ses drapeaux, pour l'invasion de la Russie.

La publication de sa correspondance nous apprend comment il surmonta les difficultés diplomatiques qu'il